

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol II

Montréal, (Bas-Canada) 30 Novembre 1861

No 47.

SOMMAIRE.—Chronique.—Nécrologie.—Les Frères des Ecoles Chrétiennes en Amérique.—Discours prononcé par M. Raymond, G. V., à la translation du corps de Messire Girouard. (Suite et fin).—L'Intempérance.—Étourderie de Charlotte, depuis impératrice de Russie.—Dévouement héroïque d'un enfant de 8 ans.—Belle conduite d'un Militaire.

Le Cerf-Volant

(FABLE.)

Un cerf-volant tout droit montait,
Fier de s'élever dans l'espace,
Disant : De m'élever jamais je ne me lasse.
Lâchez-moi du fil, s'il vous plaît ?
—Est-ce assez ?—Non ! Donnez... donnez sans plus attendre.
Je suis encor bien loin, bien loin du firmament ;
Mais j'y serai dans un moment.
—A tes vœux je ne puis me rendre,
Lui dit l'enfant qui le guidait.
J'ai fourni bout à bout le fil qui me restait ;
A me forcer la main, tu ne saurais prétendre.
Demain tu monteras plus haut si tu le peux ;
Commence aujourd'hui par descendre.

Du cerf-volant planant aux cieux
L'exigence n'est pas nouvelle ;
Les gens sont tous ambitieux
Dès qu'on leur lâche la ficelle.

J. POISLE-DESGRANGES.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Nouvelles de Rome.—Persécution en Pologne.—Fête de Ste. Catherine.—Consécration de la nouvelle Église de l'Hôtel-Dieu.—Peintures du Dôme.

Des nouvelles affligeantes sont arrivées de Rome : une trombe est tombée sur le Vatican et a causé les plus grands dégâts. Lorsqu'elle a éclaté, la secousse a été si violente que l'on a cru pendant quelque temps que les galeries, où sont les principaux tableaux, allaient tomber en ruines, enfin l'on a eu à trembler pour les jours du Souverain Pontife.

Vers le soir du mercredi, 30 octobre, une trombe venant du Sud-ouest, dit la Correspondance de Rome, traversa les jardins et les vignes des environs, passa sur le mont Janicule et la porte San-Spirito et vint s'abattre sur le Vatican.

Les quatre-vingt paratonnerres qui protègent le Palais ont d'abord reçu les décharges de cette terrible artillerie, puis la trombe entra dans la cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les loges de Raphaël, elle y pirouetta un instant et aussitôt les grandes portes vitrées et les

immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées—toutes les lumières ont été éteintes et les nombreux habitants de cette demeure, éperdus, étouffant dans le vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques-uns se sont persuadés qu'une mine avait dû éclater sous l'appartement du Pape, et l'on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille ; il veillait et priait.

Je suis comme Job ; le démon m'attaque de tous côtés, a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

Mais si le démon avait la puissance d'assouvir ses fureurs dans la demeure apostolique, les bons Anges du Pape protégeaient sa personne sacrée. Sa chambre a été la seule épargnée, sa fenêtre a été la seule intacte.

Dans la grande salle, où se trouve la fresque de Jules Romain représentant la victoire de Constantin, les vitres ont été broyées et rejetées à l'extérieur. Les débris de globes de cristal qui enveloppaient les bœcs de gaz dans la grande cour d'honneur, ont été retrouvés plantés dans le mur d'un appartement situé dans une autre cour. Des ardoises énormes d'un demi pouce d'épaisseur voltigeaient comme des plumes.

Heureusement que les grandes peintures de Raphaël placées dans ces galeries n'ont eu rien à souffrir.

Le Tibre est sorti de ses rives et a emporté plusieurs ponts ; enfin l'on estime le dommage causé au Vatican à près de deux mille louis.

Dans les circonstances actuelles en comprend que cette perte est sensible pour les finances du Souverain Pontife.

Il est arrivé de nouveaux détails sur la Pologne qui doivent exciter la douleur de tous les catholiques. Les différentes manifestations qui ont eu lieu dans les mois précédents, et qui avaient un caractère tout pacifique et résigné, ont néanmoins produit une telle émotion dans les différentes provinces qui composent l'ancienne Pologne, que jamais peut-être le sentiment du patriotisme et les douleurs de la nationalité écrasée n'ont été plus vivement excitées dans les âmes.

A cette occasion il s'est produit deux opinions dans les conseils de la politique Russe, les uns ont pensé qu'il serait plus sage et plus prudent d'écouter les vœux de la grande nation Polonaise, et de lui accorder tout ce qu'elle pouvait réclamer légitimement sans briser les liens de subordination qui la rattachent à la Russie.

Les autres ont déclaré qu'il n'y avait pas à transiger avec les vaincus et qu'il fallait continuer comme par le passé le régime de compression sous laquelle ils ont été tenus jusqu'à présent.

Le premier avis a d'abord prévalu et l'Empereur a annoncé d'assez importantes concessions, mais il paraît que maintenant on renonce au parti de la générosité et de la conciliation pour revenir aux mesures de rigueur et de sévérité.

L'Archêvêque de Varsovie a succombé dans le mois dernier, après une longue carrière dévouée au bien, ses obsèques ont eu lieu avec le plus grand éclat et un concours immense de la population. Les juifs et les protestans eux-mêmes assistaient à ses obsèques, précédés de leurs ministres, c'était le 10 octobre. Tous les corps de métier suivaient le corps avec leurs bannières; il y avait une unanimité complète dans toute la population à quelque croyance qu'elle appartint; alors les autorités Russes se sont émues de ces témoignages et le 14 suivant, anniversaire de la mort de Koscenseko, tout le royaume a été mis en état de siège.

Le peuple s'était réuni dans les églises pour prier pour le patriote illustre, mort il y a quarante-cinq ans; l'autorité militaire a fait entourer les églises, les temples et les synagogues alors remplies de monde, et les personnes qui s'y trouvaient y sont restées assiégées pendant vingt-quatre heures, sans nourriture, sans moyen de satisfaire les plus pressants besoins. Au milieu de la nuit, les portes ont été enfoncées, les soldats se sont précipités à l'intérieur avec la dernière violence, les fidèles ont été foulés aux pieds, accablés de mauvais traitements, et le sang a coulé jusqu'au pied des autels, enfin de nombreuses arrestations ont eu lieu.

La population est plongée dans la dernière affliction, et nulle espérance d'un sort meilleur n'est réservée à ces victimes de l'oppression et de la violence.

L'église a donc plus d'un sujet de gémir en ce moment: d'un côté, son digne chef menacé et outragé; de l'autre, ses enfants maltraités et persécutés; que de motifs de douleurs et de larmes!

La convention relative au Mexique a été enfin signée et est en voie d'exécution; un corps imposant d'armée va être envoyé, et sera dirigé immédiatement sur Mexico: on ne doute pas du succès et on espère que les catholiques, affligés depuis tant d'années dans cette malheureuse contrée, vont voir enfin des jours meilleurs.

Lundi dernier, nous avons assisté à une cérémonie intéressante dans la paroisse de Montréal; toutes les écoles des filles tenues par les Sœurs assistaient à la messe de Ste. Catherine; la nef était complètement remplie par cette immense réunion où l'on pouvait compter près de trois mille enfants et jeunes filles.

C'était un beau spectacle que celui d'une si grande affluence qui témoigne du soin apporté à l'éducation dans la ville; chaque année le nombre des enfants des écoles augmente, et en même temps de nouveaux bâtimens sont construits pour subvenir à de si intéressants besoins.

Au faubourg Québec, une nouvelle école a été construite qui contiendra plusieurs classes, et en même temps un immense bâtiment a été construit dans le faubourg St. Joseph qui pourra réunir près d'un millier d'enfants.

Ce qui se fait ainsi contribuera de la manière la plus efficace au bien moral de cette grande cité et à l'avenir de la jeunesse. Que le ciel soit donc béni de ces importantes améliorations!

Mardi, avait lieu la consécration de la nouvelle Eglise

des Sœurs de l'Hôtel-Dieu, dans le faubourg St. Laurent.

Mgr. officiait à la cérémonie qui a duré jusqu'à deux heures de l'après midi.

Cette Eglise est grande et parfaitement combinée pour contenir dans ses jubés un nombre considérable de malades. Le dôme est d'un très bel effet à l'extérieur; à l'intérieur des peintures exécutées par un Artiste Allemand, produisent un coup d'œil très satisfaisant.

L'aspect général en est imposant; le dessin est heureux, enfin le coloris est riche, éclatant, et s'harmonise très bien avec les autres décorations de la coupole.

Nous croyons que ce sont les premières fresques exécutées dans une Eglise à Montréal; elles donnent une assez bonne idée de ce que l'on peut attendre de ce genre de décoration.

Nous souhaitons tout succès à l'artiste distingué qui les a si rapidement et si habilement exécutées.

Nous félicitons les Sœurs d'avoir enrichi leur nouvelle maison d'une si magnifique chapelle; enfin nous les louons cordialement d'avoir donné généreusement à l'artiste décorateur une occasion si favorable de déployer son talent.

C'est un noble service qu'elles lui ont rendu et un encouragement pour les Arts en ce pays.

NECROLOGIE.

M. Etienne Payment, curé de Charlesbourg, diocèse de Québec, est décédé dans sa paroisse le 22 de ce mois à l'âge de 42 ans. Il appartenait à la société Ecclésiastique de St. Michel et à l'association d'une Messe.

— Le 19 de ce mois, M. Duckett de St. Polycarpe a succombé subitement à une attaque d'apoplexie foudroyante au moment même où il se préparait, entouré de sa famille et de ses proches, à signer le contrat de mariage d'une de ses demoiselles avec un jeune avocat de Montréal.

M. Duckett était né dans le comté de Waterford, en Irlande. Il vint en Canada, à la fleur de l'âge et s'était fixé à St. Polycarpe depuis plus de quarante ans.

La carrière du commerce qu'il avait embrassée, le mettant constamment en rapport et en contact avec le peuple, il eut ainsi journellement l'occasion de faire ressortir les éminentes qualités de l'esprit et du cœur qui le caractérisaient.

Libéral dans ses transactions, rempli de douceur, d'urbanité et d'aménité, il savait toujours mériter l'estime, la confiance et le respect de tous.

Propriétaire de plusieurs belles fermes qu'il cultivait avec soin, avec discernement et avec intelligence, il trouvait moyen en toute circonstance, de communiquer à tous, les notions qu'il avait acquises par l'expérience.

Il était parfaitement au fait de la politique du pays. Les hommes et les évènements lui étaient familiers; sa devise fut toujours respect à la loi, et à la constitution.

Des députations nombreuses de différentes paroisses du comté, l'avaient plusieurs fois prié de se laisser porter candidat à la représentation nationale, mais il s'y était toujours refusé, préférant, dans sa modestie, se rendre utile dans des positions moins élevées et moins brillantes.

Aussi, pendant les trois jours que sa dépouille mortelle a été exposée dans sa demeure, il était touchant

d'entendre dans tous les coins et dans tous les groupes, sortir, du fond de cœurs convaincus, cette exclamation spontanée "Quel honnête homme nous avons perdu!"

En effet, l'honnêteté parfaite, dans toute l'acception et la signification du mot, et dans toute son étendue, c'était là son type, c'était là sa vie et son âme, c'était là son portrait fidèle.

Les restes mortels de William Duckett furent inhumés en grande pompe, et avec la plus grande solennité dans les voûtes de l'Eglise paroissiale de St. Polycarpe.

Malgré le triste état où se trouvaient alors les chemins à la campagne, l'affluence était considérable. Toute la paroisse avait voulu se presser autour de ce catafalque, et la foule était augmentée d'un grand nombre d'amis, venus de toutes les paroisses environnantes.

Presque tous les Curés des deux Comtés s'étaient aussi réunis pour rendre, au nom de l'Eglise et de la religion, un dernier hommage à la mémoire du vertueux défunt. Enfin, tout, dans cette imposante et lugubre cérémonie, s'accordait et s'harmonisait pour sceller et faire ressortir la vérité de la parole divine : *In memoriâ eternâ erit justus.* — *Minerve.*

Les Frères des Ecoles Chrétiennes en Amérique.

C'est avec le plus grand plaisir que nous empruntons au *Journal de l'Instruction Publique*, un article très-intéressant sur les services rendus en Amérique par les Frères des Ecoles Chrétiennes :

Des changements importants dans le personnel de la haute direction de ces écoles viennent d'avoir lieu, et en même temps que nous en informons nos lecteurs, nous sommes heureux de pouvoir leur offrir un petit tableau statistique des établissements fondés sur ce continent, par cet Ordre justement célèbre.

Le Frère Facile, qui était depuis un bon nombre d'années Provincial d'Amérique, vient d'être nommé l'un des assistants du Supérieur Général à Paris. Le Frère Turibe, supérieur des écoles de Montréal, vient d'être placé à la tête de celles de toute l'Amérique, et il se rend à New-York, dont la maison devient la maison-mère et le noviciat des Etats-Unis. Jusqu'ici, la maison de Montréal avait joui de cette prérogative pour toute l'Amérique. Désormais elle n'aura qu'un noviciat destiné au Canada seulement. Le Frère Herménégilde remplace le Frère Turibe à Montréal. Ces trois Frères ont rendu à l'instruction publique des services non récomblés, et il serait injuste de ne pas conserver leurs noms parmi ceux des bienfaiteurs de notre pays.

Le Frère Facile (Benoit Rabut), né à Tarare, département du Rhône, arriva à Montréal, le 8 décembre 1848. Doué d'une rare aptitude administrative, homme d'une intelligence supérieure et d'une activité remarquable, il laisse à son départ de vives sympathies et des regrets non moins vifs dans toute l'Amérique du Nord, que depuis plusieurs années il parcourait sans cesse, fondant, dirigeant et améliorant de nombreuses maisons d'éducation. Sa promotion au second poste de l'Ordre montre combien ses services ont été appréciés.

Le Frère Turibe (Cyprien Pomnier), né à Montélimar, département de la Drôme, vint en Canada en 1850, a dirigé depuis quelque temps les écoles de la cité de Montréal, avec un succès qu'atteste suffisamment le nombre considérable de leurs élèves. Le Frère Herménégilde (Jean Chatel), né à Gannat, dans le département de l'Allier, venu en Canada en 1853, a été successivement placé à la tête de la maison de Québec et du Collège industriel de Notre-Dame-de-Lévis. Ces deux Frères, pleins de zèle et de

talent, sont dans toute la force de l'âge et peuvent rendre de grands services dans les postes importants qui leur sont confiés.

Le développement qu'a pris l'œuvre des Ecoles Chrétiennes en Amérique, paraîtra bien remarquable en jetant un coup-d'œil sur le tableau suivant, et en songeant surtout que les premiers Frères sont venus ici il n'y a pas encore vingt-cinq ans.

Le Séminaire de St. Sulpice fit les frais de l'émigration de cette première colonie, l'installa d'une manière tout-à-fait convenable et en a été depuis le principal soutien. Le noviciat de la rue Côté, qui est un des plus jolis édifices de la ville, et la plupart des maisons d'école dans lesquelles les frères enseignent, sont dus à la libéralité du Séminaire. Les premiers pionniers de l'Ordre arrivèrent à Montréal, le 7 novembre 1837. C'étaient les Frères : Aidant (Louis Roblot), né à Talmay, département de la Côte d'Or, qui fut le premier supérieur en Amérique; Adelbertus (Pierre Louis Lessage), né à Putenaye, département de l'Euse; Romband (Jean Constant), né à St. Laurent de la Roché, département du Jura, et Euverte (Pierre Louis Demarquay) né à Longueval, département de la Somme.

La maison de Baltimore fut fondée en novembre 1845; celle de New-York en juillet 1848. Les premiers Frères qui y ont enseigné étaient aussi natifs de France.

Les Frères comptent aujourd'hui dans leurs rangs de nombreux représentants de toutes les nationalités qui peuplent l'Amérique, des Franco-Canadiens, des Anglo-Américains, des Irlandais des Belges, des Allemands; mais ce sera un nouveau sujet de gloire pour la France, d'avoir envoyé les premiers Frères en Amérique, et pour le Canada-Français de les avoir reçus.

On voit par le tableau qu'il y a aujourd'hui dans l'Amérique du Nord 442 Frères et novices enseignant dans 78 écoles à 24,432 enfants.

STATISTIQUE des Frères des Ecoles Chrétiennes de l'Amérique du Nord, pour l'année 1861.

CANADA.			
Communautés.	Ecoles.	Classes.	Elèves.
Montréal.....	6	30	3800
Québec.....	4	22	2150
Trois-Rivières.....	1	5	256
Sorel.....	1	4	240
St. Marie de Beauce.....	1	3	120
St. Thomas (Montmagny).....	1	3	210
L'Islet.....	1	2	100
Yamachiche.....	1	3	125
Beauharnais.....	1	4	240
Les Deux-Montagnes.....	1	1	36
Toronto.....	4	9	760
Kingston.....	2	5	330
Total en Canada.....	24	91	8367

PROVINCES ANGLAISES DU GOLFE.			
Communautés.	Ecole.	Classes.	Elèves.
Cap-Breton, Arichat.....	1	3	200

ETATS-UNIS.

Communautés.	Ecoles.	Classes.	Elèves.
New-York	11	48	5190
Philadelphie	3	14	1850
Baltimore	6	17	1500
Ellicotts Mills	1	4	125
Albany	3	7	720
Troy	3	9	600
Utica	1	4	420
Rochester	3	7	600
Buffalo	2	5	410
Chicago	1	3	300
Détroit	4	12	960
St. Louis	5	19	1450
Carondelet	1	1	80
Cincinnati	1	2	200
Nouvelle-Orléans	4	12	890
Galveston	1	3	120
St. Augustine	2	4	200
Santa-Fé	1	4	330
Total	53	165	15965
Canada	117 Frères employés ..	24 Novices	141
Province du golfe et Etats-Unis ..	251 do ..	50 do	301
Total	368	74	442

Discours prononcé par M. Raymond, V. G.,

A LA TRANSLATION DU CORPS DE MESSIRE GIROUARD,

Au Séminaire de St. Hyacinthe, le 17 juillet 1861.

(Suite et Fin.)

Au sortir de la cathédrale, il entend le sifflement des locomotives, bruit étrange pour ses oreilles. Par les explications qu'on lui donne, il apprend que St. Hyacinthe est devenu un grand centre d'affaires, qu'il est une station importante de cette voie de communications rapides. Il voit de beaux édifices remplaçant les misérables maisons, qu'il avait laissées; d'élégantes villas s'élevant là où étaient des paturages: et comme une expression que la cité nouvelle reconnaît lui devoir ce qu'elle est, il lit son nom porté par la rue principale, sur laquelle se trouvent les maisons qu'il a fondées.

Et quels sont ses sentiments à l'aspect du cortège qui l'accompagne? Il voit auprès de lui l'Evêque de la ville. Il le regarde.... Oh! il le reconnaît! c'est cet élève dont les succès brillants faisaient la gloire de sa maison, et à l'égard de qui il avait exprimé une profonde estime, présage de l'affection et du respect dont ses éminentes qualités le rendent l'objet de la part de deux diocèses. Que la Providence soit bénie de ce qu'elle a permis que ce soit un élève de M. Girouard, qui, après avoir été longtemps supérieur de son collège, préside, comme Evêque de St. Hyacinthe, à cette translation de son corps.

Mais ce n'est pas le seul pontife, ô vénérable fondateur, que votre maison a donné à l'Eglise du Canada. Cet autre prélat que vous voyez, est encore un de vos enfants. Recevez un reflet de la gloire qui jaillit sur lui, de son zèle exercé dans les contrées boréales, qui en a fait un des plus admirables missionnaires que vénère aujourd'hui le monde catholique; de son éloquence, qui donne à sa parole et à sa plume un charme si puissant; et de sa grande âme, dont le sacrifice est la vie, et dont la générosité se

manifeste avec un éclat nouveau sous les coups de la rude épreuve qui vient de le frapper.

A une autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, est encore un Evêque, formé au Collège de St. Hyacinthe, qui exerce son ministère apostolique dans une île de ce golfe St. Laurent, près duquel vous avez commencé vous-même les travaux de votre carrière sacerdotale.

Quelle nombreuse suite de prêtres sont là à ses côtés! Il reconnaît parmi eux un certain nombre d'enfants qu'il avait laissés dans son collège. Oh! si tous ceux qui lui doivent l'éducation qui les a faits ministres des autels, avaient pu se joindre en ce jour à leurs confrères, il entendrait plus de cent-vingt voix lui dire, empruntant la parole sacrée: *Fecisti nos Deo sacerdotes*. Quelle réalisation du rêve, ou plutôt des projets de la nuit passée sur l'Yamaska?

Mais il entend d'autres bouches bénir son nom. Ce sont celles de nombreux citoyens, qui ont reçu dans son collège une éducation qui fait le bonheur et la dignité de leur vie, et à laquelle ils sont heureux de faire participer leurs propres enfants: et parmi ceux-ci il voit des hommes, qui, ayant mis au service de la société les connaissances auxquelles ils ont dû le développement de leurs talents et l'ornement de leur esprit, ont honoré leurs professions diverses, ou les charges dont ils ont été revêtus; ont brillé par leur éloquence dans les grandes assemblées; ou, sous d'honorables titres, remplissent de hautes fonctions sociales, dans lesquelles il leur est permis de servir, glorieusement pour eux, et efficacement pour elle, cette patrie qui lui était si chère à lui-même.

Pendant qu'il bénit Dieu de ces fruits divers de son zèle pour l'éducation, il arrive en face de l'édifice que nous occupons. Ses proportions si vastes, son dôme élevé dans les airs le frappent. C'est là, ô vénéré fondateur, la maison qui a remplacé celle que vos mains avaient élevée. Par les dimensions de celle-ci, jugez des progrès de votre œuvre. Voyez cette situation solitaire, si propre à l'étude, ces cours, ces jardins, ce parterre, ces touffes d'arbres si beaux, qui sont déjà, et qui, par les embellissements projetés, doivent faire encore davantage un séjour si agréable aux élèves.

Mais j'entends sa voix: Comment donc a pu s'acquérir ce terrain, se bâtir cet édifice? les ressources que j'ai laissées ne pouvaient suffire à ces frais. O bienfaiteur de l'éducation, votre générosité n'a point produit une admiration stérile: elle a été imitée. Vous avez reconnu peu-être dans un de ces citoyens placés près de vous, un jeune homme, qui, après avoir fréquenté les classes de votre maison, était entré dans la carrière commerciale. La Providence a favorisé son travail et son industrie: il a cru ne pouvoir faire un meilleur usage des prémices de la fortune, qu'en les mettant au service de votre œuvre. C'est lui qui a donné avec une admirable libéralité ce vaste terrain où est assis le nouveau collège. Aussi les élèves se plaisent à rapprocher son nom du votre, et nous sommes heureux d'avoir souvent l'occasion de lui témoigner notre gratitude: car il demeure là, près de nous, dans cette villa, dont les beautés, qui honorent son goût, réjouissent nos regards.

Le clergé, dont vous faites la gloire, et qui s'est si abondamment recruté par les élèves sortis de votre institution, a témoigné et sa reconnaissance envers vous, et son intérêt à votre œuvre par une souscription de trois mille louis, magnifique attestation de sa libéralité, et objet d'une profonde reconnaissance de notre part.

Le gouvernement tombé en grande partie en des mains canadiennes, comprenant que l'éducation est le premier besoin d'un peuple, que des institutions florissantes doivent faire sa gloire et contribuer à sa prospérité, a fait, à plusieurs reprises, dans l'intention d'aider à bâtir ce collège, des allocations considérables. C'était un acquittement de la reconnaissance publique à votre égard, mais qui toutefois mérite la nôtre, dont nous offrons avec joie l'expression aux membres de l'administration et de la législature, qui par leur influence et leur zèle nous ont fait accorder ces dons.

Mais qu'est-ce?... Voici qu'il me semble que le cœur du fondateur de cette maison palpite fortement. Il veut parler: prêtons l'oreille aux accents de sa voix et de son âme:

O vous tous, membres du clergé, citoyens de la patrie, qui avez éprouvé les sentiments de mon cœur, vous qui avez contribué à faire prospérer cette œuvre, fruit de mon long travail et de mes vives sollicitudes, vous qui aimez comme moi la jeunesse de votre pays, et qui avez généreusement aidé à la préparer à glorifier Dieu, à servir la société; dans ce jour où mon corps, sortant de la tombe, apparaît de nouveau au milieu de vous, et où mon âme, qui a reçu sa récompense, connaît ce que vaut aux yeux de Dieu l'action de développer l'intelligence créée à son image, je vous remercie de ce que vous avez fait pour la maison d'éducation si chère à mon cœur, et vous tous qui aujourd'hui venez donner ce témoignage d'honneur à ma mémoire, je vous offre aussi ma gratitude. Réjouissez-vous, Dieu est magnifique en ses récompenses. Je le prierais de vous enrichir de dons précieux en retour de ce que vous faites à l'égard de l'institution que j'ai fondée pour former des hommes qui ayant orné la terre de leurs vertus et de leurs bienfaits, aillent glorifier Dieu dans l'éternité.

Ce langage n'est point une fiction. Si les restes de Messire Girouard, ne se sont point ramifiés, son âme était là, au ciel, voyant tout le bien qu'il a fait, tous les fruits produits par son institution, et entendant ce concert de gratitude et de louanges, qui, dans ce jour, s'élève vers lui de tous les cœurs. Il a joui au sein de Dieu de ce spectacle: sa gloire en a été augmentée, et il vous adresse réellement, du milieu de la cité sainte, les paroles que je vous ai fait entendre de sa part.

Nous venons de remplir un grand devoir par cet hommage rendu aux restes de Messire Girouard, hommage dont le souvenir pourra être perpétué en caractères plus solides que ceux que vous venez de lire au-dessus du tombeau où nous l'avons placé. Il vous sera doux de vous rappeler ce que vous avez fait aujourd'hui à la gloire du pasteur dévoué à son troupeau, *Pastoris ovibus dediti*, du citoyen qui a bien mérité de sa patrie, *Civis de patria optime meriti*, de l'ami bienfaisant de la jeunesse, *Juventutis benefactoris amantissimi*, vous ses paroissiens, ses concitoyens, ses élèves, *Parochiani, concives, alumni*, qui pleins d'admiration pour ses vertus, de reconnaissance pour ses bienfaits, de fidélité à sa mémoire, *Virtutum mirantem, Muneribus gratum, Memoriam fidelem animum gerentes*, avez déposé ses restes vénérés sur cette partie, bénite pour cette destination, du domaine possédé par la jeunesse studieuse, qui est sa famille et forme comme sa postérité, *Veneratas reliquias sacro in hoc praedio scholasticae proles posuerunt*.

Le corps du fondateur de ce collège n'a aujourd'hui qu'une tombe bien humble: mais bientôt, nous l'espérons, il sera abrité par une chapelle, que nous voudrions ne pas être trop indigne d'être son monument. Les dons généreusement offerts par le clergé de ce diocèse nous ont fait prendre la détermination de l'élever, et nous espérons que la Providence mettra à notre disposition ce qu'il faut pour la réalisation de ce dessein. Dieu ne laissera pas longtemps loin de l'autel les restes de son ministre habitué à reposer au fond d'un sanctuaire.

Sa tête vénérable sera conservée dans la maison même; elle sera placée dans une chambre particulière, où nous réunirons divers objets qui ont appartenu à notre fondateur, entr'autres son bréviaire, son livre d'oraison, son testament, ses manuscrits et tout ce qui reste de ses vêtements retrouvés dans sa tombe. On n'entrera dans cette chambre de Messire Girouard, c'est le nom qu'elle portera, qu'avec recueillement et respect; ce sera comme un sanctuaire où la reconnaissance aimera à venir exprimer ses sentiments et dans lequel, au milieu des graves pensées produites par ces objets rappelant la vie et la mort, le travail et le repos, le mérite et la récompense, et faisant entendre les leçons du temps et de l'éternité, on s'inspirera du désir de glorifier Dieu et d'édifier le prochain à l'exemple de celui dont on vénéra la mémoire.

Servir la religion et la société, c'est là l'enseignement qui nous est donné aujourd'hui d'une manière bien solennelle. Recueillons-le tous comme un fruit salutaire de cette grande fête de deuil et de gloire tout à la fois.

Mais c'est à vous surtout que s'adresse cette leçon, jeunes élèves de ce collège. Comprenez en ce jour ce qu'est l'instruction

que vous recevez; c'est l'éducation qui fait toute cette fête dont le souvenir devra rester à jamais dans vos esprits. C'est son importance pour le temps et l'éternité, c'est la gravité des intérêts qu'elle concerne, qui ont inspiré à celui que nous vénérons aujourd'hui le dessein dont la réalisation lui donne cette gloire terrestre, et qui lui a assuré, comme nous nous en flattons, la gloire céleste.

C'est pour vous gratifier de cette institution, source des plus nobles et des plus délicates jouissances de l'homme, moyen le plus efficace de la prospérité temporelle, secours à l'aide duquel on sert plus utilement sa patrie, et, si elle est bien dirigée, lumière, qui en faisant mieux connaître Dieu en lui-même et dans ses œuvres, porte à l'aimer davantage, à le servir avec plus de fidélité, et fait mériter par là même une récompense éternelle plus grande; c'est pour vous procurer cette instruction, que le fondateur de ce collège s'est imposé tant de travaux et de soucis, et a déployé une générosité qui n'est devenue une grande gloire pour lui qu'après avoir été un grand sacrifice. C'est vous qui avez été les objets de l'affection, du dévouement de ce noble cœur, qui avez occupé les pensées de cette tête vénérable.

Combien d'entre vous peuvent se dire: si la main de Messire Girouard n'avait point élevé le Collège de St. Hyacinthe, bien probablement jamais je n'aurais goûté le bonheur dont je jouis déjà par la culture de mon esprit; jamais je n'aurais pu aspirer à rendre les services que je me flatte pouvoir offrir un jour à ma patrie! Remerciez donc le ciel d'avoir mis dans son âme ce sentiment d'affection, d'intérêt pour la jeunesse. Remerciez le ministre du Seigneur, fidèle aux inspirations qu'il a reçues, l'homme selon le cœur de Dieu qui vous a préparé ce qui doit faire votre plus grand bonheur.

Oh! avec quelle vive émotion n'allez-vous pas venir dans quelques instants recevoir la récompense de vos travaux! Vous demanderez que chacune de vos couronnes augmente l'éclat de celle qu'il porte au ciel,

Mais, ô chers élèves, l'honneur à sa mémoire, la reconnaissance pour ses bienfaits, ce n'est pas tout l'hommage que vous avez à rendre aujourd'hui au fondateur de cette maison. Ce qu'il désire surtout, c'est que l'éducation qu'il vous offre produise en vous les fruits qu'il en a espérés. Il demande à un certain nombre d'entre vous d'être fidèles à la vocation que le ciel leur donne au sacerdoce, à cet état, son exemple vous le proclame assez hautement, qui permet de rendre tant de gloire à Dieu, de faire tant de bien aux hommes. Il demande aux autres d'être des citoyens qui conservent à la patrie une gloire nationale, pure de toute tache; qui, fidèles à la religion, sans laquelle, il n'y a pas plus de bonheur pour la société que pour les individus, en remplissent fidèlement les devoirs, et en défendent courageusement les droits; qui servent leur pays par toutes les lumières d'une haute éducation, et tout le dévouement d'un cœur animé de ce noble sentiment appelé l'amour de la patrie; et qui, dans toute condition sociale où ils se trouvent, montrent en eux les vertus qui ont fait longtemps, et désormais, je l'espère, seront toujours le caractère du peuple Canadien; la probité incorruptible à toute séduction; l'aménité des mœurs et la bienveillance mutuelle que les divergences d'opinion ne peuvent altérer; et l'honneur, l'honneur que nul intérêt ne peut faire fléchir, et qui se montre l'ennemi juré de toute fourberie et de toute corruption.

Oh! devant ces restes sacrés, qui président en quelques sorte à ces exercices, et qui seront toujours sous vos yeux pour vous rappeler vos serments et ranimer les sentiments qui sont aujourd'hui palpiter vos cœurs, jurez de faire tous vos efforts pour acquiescer et pour mettre à profit cette éducation religieuse, morale, littéraire dont le bienfait vous est offert: jurez d'être toujours ce que le fondateur de cette institution a voulu faire de tous les élèves qui devaient la fréquenter, des hommes religieux, des citoyens honorables, on, pour parler en termes plus familiers, mais peut-être plus expressifs, de bons chrétiens, de vrais Canadiens.

Qu'il en soit ainsi de ces élèves et de ceux qui devront les remplacer dans la suite des années, et alors s'accomplira, pour la gloire immortelle de ton nom, remercié, béni, vénéré dans tout le Canada,

à Antoine Girouard, notre bien-aimé père, l'honneur du clergé Canadien et le bienfaiteur de la patrie, alors s'accomplira le vœu par lequel cette maison a salué ta bienvenue en ce jour :

Qu'à l'Église, à l'État, cette œuvre de ton zèle
Comme toi puisse offrir un service fidèle. (1)

L'INTEMPÉRANCE.

Nous lisons dans le *Journal de la Société de la morale chrétienne*.

Si l'on ne peut pas compter les maladies qui, dans le cours ordinaire des choses sont le résultat plus ou moins direct de l'intempérance, on peut compter celles qui exigent un traitement spécial dans les établissements publics. Les hommes de l'art appelés à soigner les aliénés, par exemple, s'appliquent ordinairement à rechercher quelle est la cause déterminante de cette maladie. Eh bien, on a constaté qu'il est entré à l'hospice de Bicêtre, à Paris, dans l'espace de cinq ans, 126 hommes qui avaient perdu l'intelligence par suite des excès de boisson.

Dans l'hospice de la Salpêtrière, destiné aux femmes, 134 folles ont été admises en moins de sept ans pour la même raison.

Un célèbre docteur, en examinant ces terribles résultats, a été conduit à affirmer que le tiers de tous les cas de folie doit être attribué à l'intempérance.

En Angleterre, où l'on fait grand usage de genièvre et d'eau-de-vie, la proportion est plus forte : elle s'élève à la moitié.

On calcule enfin que les excès de boisson tuent annuellement, en moyenne, 30,000 individus aux États-Unis et 50,000 en Angleterre ; la guerre, la fièvre jaune et le choléra réunis n'en tuent pas davantage.

Ces simples faits suffisent pour faire juger à quel point la santé publique est intéressée dans la question qui nous occupe.

Il est peut-être à propos de combattre, en passant, une erreur assez répandue sur l'utilité que présentent les boissons alcooliques dans certaines circonstances particulières. Bien des gens, tout en condamnant les excès de l'intempérance, sont convaincus que les hommes appelés par leur état à supporter de grandes fatigues corporelles, les marins obligés de lutter contre les vagues de l'Océan, ont absolument besoin de puiser dans des boissons fortes l'énergie physique qui leur est nécessaire. Hâtons-nous de le dire, l'expérience démontre que c'est là une illusion. L'expérience démontre au contraire que l'énergie donnée par les boissons spiritueuses est tout à fait passagère, et qu'elle est promptement suivie d'une réaction de faiblesse.—*Minerve*.

Étourderie de Charlotte, impératrice de Russie.

I

Il y a bien des années, l'impératrice douairière de Russie était alors la petite princesse Charlotte... Un jour, au château de Charlottenbourg, elle s'amusait à conduire une petite voiture en compagnie de la princesse Alexandrine et du prince Charles, âgé de sept ans. La princesse était parée d'un délicieux costume, et à son cou

pendait un médaillon d'or qui renfermait une boucle des cheveux de sa mère.

Au milieu des accidents de terrain de l'habitation impériale se trouvait un vaste étang. La princesse (qui venait de se soustraire aux regards de ses gouvernantes) s'en approcha imprudemment et en cotoya les bords avec sa voiture.

"Princesse ! prenez garde !" cria de loin, dès qu'il s'en aperçut, le soldat en sentinelle sur ce point.

Mais la princesse ne tint aucun compte de cet avertissement, et, feignant de ne pas avoir entendu, elle continua sa route au bord de l'étang.

Tout à coup, le pied vint à lui manquer ; elle glissa le long du talus et tomba dans l'eau.

Elle eut péri infailliblement, si le brave soldat ne se fût précipité dans la pièce d'eau ; il l'en retira, heureusement à temps... l'enfant était évanouie ; il l'emporta en toute hâte au château et la déposa entre les bras de la reine Louise sa mère.

II

Pour reconnaître le signalé service que venait de lui rendre le brave soldat, en arrachant sa fille à une mort certaine, la reine Louise détacha du cou de l'enfant le médaillon qu'elle portait, et le lui mit dans les mains. C'était la plus délicate récompense qu'elle pût lui offrir ; le soldat le comprit ; et, baisant respectueusement le médaillon, il se retira doublement heureux et du service qu'il avait pu rendre et de la marque qu'il venait recevoir de la reconnaissance royale.

Cinquante ans plus tard, la princesse Charlotte, devenue l'impératrice douairière de Russie, était venue passer quelques jours dans l'une des habitations de plaisance de la couronne.

Un soir, un vieux soldat se présente à l'entrée de la terrasse supérieure : la sentinelle veut le repousser. Le vétéran insiste : il dit qu'il veut parler à l'impératrice. Après quelques pourparlers, un aide de camp est appelé et le conduit au palais. L'impératrice était assise au milieu de ses dames d'honneur.

"C'est bien elle ! s'écria le soldat en l'apercevant ; mais elle est bien changée."

Et en disant ces mots, des larmes brillaient dans ses yeux.

Surprise de cette exclamation du vieux soldat et de son émotion, l'impératrice s'informe avec bonté du motif de sa démarche. Le vétéran demande un moment pour se remettre ; puis, ayant repris tous ses sens, il rappelle en quelques mots le fait du château de Charlottenbourg, et comment il eut le bonheur, il y a cinquante ans, de sauver Sa Majesté.

"Dois-je oublier de mentionner la bonté de la reine ? dit-il en terminant. Elle prit du cou de Votre Majesté un médaillon précieux et me le donna de sa main."

Et en prononçant ces mots, le vieux soldat montrait le médaillon qu'il avait fidèlement gardé.

III

Depuis longtemps, l'impératrice avait oublié l'accident de Charlottenbourg. Le récit du vieillard vint réveiller tous ses souvenirs.

"Brave soldat ! lui dit-elle, je suis heureuse de vous retrouver pour vous témoigner, moi aussi, ma reconnaissance, dont je ne pus autrefois vous donner des preuves, à cause de mon jeune âge. Laissez-moi vous redeman-

(1) Inscription placée sur le collège.

der ce médaillon que vous a donné ma mère, et acceptez en échange celui-ci.”

En même temps elle détachait de la poitrine de la princesse G***, une de ses dames d'honneur, un médaillon dans lequel son portrait était enchâssé dans un cercle d'or et de diamants, et l'offrait au vieillard.

IV

Le vétéran y appliqua ses lèvres, comme autrefois il avait baisé celui qu'il reçut de la reine Louise, et sortit du palais en bénissant le nom de sa souveraine, qui, après tant d'années, savait si bien témoigner sa reconnaissance.

Dévouement héroïque d'un enfant de huit ans.

Voici, l'histoire d'un enfant véritablement extraordinaire, non point par la précocité de l'esprit ou du talent, mais par une force de volonté, par une puissance de charité, de dévouement et de sacrifice, comme en sont favorisées les créatures les plus privilégiées de Dieu.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants, tous garçons, dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Depuis quelques mois, le prix de tous les objets nécessaires à la vie s'était considérablement élevé. Pierre travaillait jour et nuit, et gagnait à grand-peine de quoi se procurer, au bout de la journée, un mince morceau de pain qu'il partageait en six parts, une pour chacun de ses fils, une pour lui.

Un jour, l'aîné de ses enfants, qui se nommait Joseph, ne voulut accepter qu'un quart de sa portion, c'est-à-dire tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim,

— Je ne me sens pas très-bien, dit-il à son père : mangez le reste ou partagez-le entre mes frères.

— Tu es malade, mon pauvre enfant ? Eh ! qu'as-tu ?

— Oh ! ce ne sera rien, mais je ne peux pas manger ; il vaut mieux que je me couche.”

Son père le mit au lit ; et le lendemain matin, il alla prier un médecin de venir par charité visiter l'enfant malade.

Le médecin, qui était un homme compatissant et bon, se rendit aussitôt auprès de Joseph, et lui ayant tâté le pouls, ne trouva d'autre symptôme de maladie qu'une grande faiblesse.

— Monsieur, dit Joseph, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre.

— Tu ne veux rien prendre, mon ami ? lui dit le médecin, et pourquoi ?

— Oh ! ne me demandez pas pourquoi ; je ne le dirai jamais.

— Bon ! tu ne feras pas le méchant, et tu obéiras à la volonté de ton père et à la mienne. Il ne faut pas que les enfants soient capricieux.

— Oh ! Monsieur, je vous assure que ce n'est pas un caprice.

— Allons ! je ne veux pas te forcer à me dire ton secret ; mais je demanderai à ton père ce que signifie cette obstination à ne vouloir prendre aucun remède.

— De grâce, Monsieur, ne dites pas une pareille chose à mon père.

— Alors, explique-toi donc, ou certainement je vais le dire.

— Oh ! plutôt !... oui, plutôt, je préfère vous l'avouer. Mais d'abord ayez la bonté de faire retirer mes frères.”

Le médecin fit sortir les enfants, et Joseph lui parla ainsi :

— Si vous saviez, monsieur le médecin ! dans ce temps de disette, mon pauvre père a bien de la peine à gagner un peu de pain. Je sens un chagrin affreux quand je vois ce bon père et mes jeunes frères souffrir faute de nourriture. Je suis l'aîné, j'ai plus de force que les autres, et je veux leur laisser manger ma part. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade et de ne pouvoir pas manger.”

Le médecin essuya ses yeux et dit :

— Et toi, est-ce que tu n'as pas faim ?

— Oh ! si ; mais au moins je n'ai pas la douleur de voir tant souffrir les autres.

— Tu ne sais donc pas que tu mourras si tu te privas de nourriture ?

— Je le sais bien ; mais je mourrai avec résignation.

Mon père aura un enfant de moins à nourrir ; et moi, dans le ciel, je prierai Dieu pour qu'il assiste mon pauvre père et mes frères. Seulement, je désirerais bien que vous eussiez la bonté d'amener près de moi un prêtre. J'ai peur d'avoir fait un mensonge en disant que j'étais malade, et je ne voudrais pas mourir sans m'en être confessé et en avoir reçu l'absolution.”

Le charitable médecin, touché de la générosité et de la piété de cet enfant, le serra dans ses bras ;

— Non, mon ami, tu ne mourras pas, lui dit-il ; Dieu, qui est le père de toutes ses créatures, veille sur celui qui souffre, qui travaille et qui prie. Ton père est bon et laborieux, toi tu pries et tu te dévot ; Dieu ne vous abandonnera pas.”

Après avoir ainsi parlé, il courut à sa demeure, et ne tarda pas à revenir, suivi d'un domestique chargé de toutes sortes de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant avec ses frères et leur père qui, en ce moment, revenait de son atelier. Jugez du plaisir que goûta cette honnête bienfaiter, en voyant la joie de toute cette famille, et les couleurs reparaitre sur les joues du petit Joseph.

Mais ce secours ne fut pas le seul : beaucoup de personnes charitables, ayant appris le dévouement filial et fraternel du jeune Joseph, s'empressèrent d'apporter à son père, les uns des vivres, les autres des vêtements, et quelques-unes de l'argent.

La famille de Pierre fut retirée de la misère ; et tout ce bien fut opéré par le dévouement héroïque d'un jeune enfant de huit ans.

Belle conduite d'un militaire.

I

UNE MAISON DE JEU.

Il y a quelques années, un groupe de jeunes officiers venait d'entrer dans une maison de jeu de la ville de Lyon. La plupart étaient des habitués de ce triste endroit : Un seul y venait pour la première fois. C'était un novice dans la science si funeste du jeu, et il avait juré à sa mère, avant son entrée au service, de ne jamais la connaître et de ne jamais mettre les pieds dans les lieux où on l'enseigne.

Depuis plusieurs mois il avait résisté à de pressantes sollicitations ; mais cette fois il s'était laissé vaincre : la crainte d'être tourné en ridicule, lui avait fait franchir le seuil d'un lieu qu'il avait juré de ne jamais connaître.

Bientôt les parties sont engagées. Le jeune officier y prend part.....la chance est contre lui... Il perd..... il perd encore. Il pâlit : la perte a de beaucoup dépassé

son avoir, reste d'une modique somme qu'il a touché récemment chez son banquier. Mille pensées se heurtent dans son cerveau. Comment pourra-t-il donc satisfaire à cette dette qu'il vient de contracter ? son honneur sera compromis ; et que diront ses supérieurs, s'ils viennent à connaître cette fatale nouvelle ?

Dans sa détresse, il a recours à la sainte Vierge, que sa mère lui a recommandé de toujours invoquer dans le danger. Il la prie et lui promet que, s'il peut parvenir à regagner ce qu'il vient de perdre si malheureusement, jamais il ne mettra le pied dans une semblable maison ; et, s'il est assez favorisé pour regagner plus que le chiffre de sa perte, de tout consacrer en œuvres de charité.

Il se remet au jeu. Au bout de peu de temps la mauvaise veine venant à changer, il regagna non-seulement ce qu'il avait perdu, mais bien plus encore.—A la fin de la partie, son gain s'élevait à huit ou neuf cents francs, qui lui furent immédiatement soldés en or.

Le jeune officier, tout étourdi, jeta les louis dans son casque ; et, sortant précipitamment de ce lieu qu'il regardait comme un repaire de l'enfer, il se dirigea sur-le-champ vers une église, afin d'y rendre grâce à la sainte Vierge pour la protection qu'elle lui avait accordée. Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. A ce moment de la journée, le temple était presque désert : le militaire se dirigea vers la chapelle de la Madone et s'agenouilla derrière un pilier.

II

INTÉRIEUR D'UNE MANSARDE.

Pendant que dans la maison de jeu se passaient les faits que l'on vient de lire, une scène déchirante avait lieu à quelque distance, dans une mansarde.

De jeunes enfants se pressaient auprès de leur mère, lui demandant du pain !... Petits infortunés !... leurs cris attestaient la faim qui les tourmentait. La journée s'avavançait, et, depuis la veille, ils n'avaient pris aucune nourriture !..

La pauvre mère, les yeux baignés de larmes, regardait ses enfants et pleurait...

Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, ayez pitié de moi ! très-sainte Vierge, ne nous abandonnez pas !"

Malheureuse mère ! son mari était mort depuis quelques mois et l'avait laissée dans la plus affreuse misère, sans ressources, sans appuis, sans protection... point d'ouvrage, point de pain... que faire ? que devenir ?

Elle pleurait encore... quand tout à coup s'ouvre la porte de la mansarde ; un enfant envoyé par le propriétaire de la maison lui remet un billet.

Qu'est-ce donc ? la pauvre femme a compris ce surcroît de malheur ?... ce billet lui annonce qu'elle va être expulsée de sa misérable demeure, si, le soir même, elle n'a pas soldé le prix du dernier terme de loyer qu'elle n'a point encore pu payer.

C'en était trop !... la veuve infortunée laisse tomber sa tête sur la table où elle était appuyée ; des sanglots s'échappent de son cœur et ses larmes coulent avec plus d'abondances.

Hélas ! elle croyait que tout était perdu ; mais l'excès même de son infortune allait être la cause de son bonheur.

Telle est quelquefois la conduite de Dieu : il semble tarder à exaucer et à secourir ; mais c'est afin que ceux qui vont être secourus et exaucés aient mesuré l'étendue de leur misère : et jamais il n'arrive trop tard.

Eperdue d'abord, et comme accablée sous le poids de son malheur, la pauvre femme se leva tout à coup comme surexcitée par une inspiration subite. Laisant ses deux enfants sous la garde de leurs anges, elle descend rapidement l'escalier tortueux de la maison, et se dirige à travers les rues de la ville. Où allait-elle ? Elle courait se jeter aux pieds de la sainte Vierge, dans une église, espérant peut-être que là sa voix serait mieux entendue. C'était aussi là que Dieu l'attendait.

III

L'ÉGLISE ET LA CHAPELLE DE LA STE. VIERGE.

L'église vers laquelle cette mère infortunée venait de se diriger instinctivement, était précisément celle dans laquelle, quelques instants auparavant, venait d'entrer le jeune officier. Il était encore là, agenouillé, à l'écart, derrière le pilier. Repassant dans son esprit ce qui venait de lui arriver, et tout confus de sa faute, il remerciait la sainte Vierge, sans toutefois oser lever les yeux vers elle, comme un enfant qui se reconnaît coupable. Près de lui est son casque ; que va-t-il faire de l'or qu'il contient ? la vue seule du métal, en lui rappelant sa faute, lui devient odieuse.

La pauvre mère n'avait pu apercevoir le militaire ; et se croyant seule dans l'église, elle s'était avancée précipitamment vers la balustrade de l'autel ; et élevant les mains vers l'image de la sainte-Vierge, elle laissait échapper sa plainte qu'entrecoûpaient des pleurs et des sanglots.

"Que vous ai-je donc fait?... bonne Vierge, disait-elle ; vous voulez donc m'abandonner ! mais au moins prenez pitié de mes enfants."

Puis, après un moment de silence, où les sanglots avaient étouffé sa voix, elle reprenait, comme si elle n'eût pas dit assez :

"Ayez pitié de mes enfants ! rappelez-vous que vous êtes mère comme moi, et que, comme moi, vous avez été dans la détresse !..."

Marie n'avait pas besoin de cette plainte pour entendre cette pauvre mère et pour apprécier sa misère... Mais c'était pour notre jeune soldat qu'elle lui avait laissé ainsi répandre son âme. L'officier avait tout entendu ; ses yeux qui étaient secs jusque-là venaient de se remplir de larmes... Comment n'eût-il pas sur le champ compris ce que la sainte Vierge voulait de lui ?..

Soudain, se levant au moment où la pauvre femme achevait son attendrissante prière, il s'était avancé vers elle, tenant son casque à la main ; et avant même qu'elle eût entendu le bruit de ses pas, il était devant elle, lui faisant signe de tendre son tablier, dans lequel il versait tout son or. Puis, comme un heureux mortel qui vient d'accomplir une bonne action, il s'était exquivé, le cœur content d'avoir satisfait à son engagement, et tout joyeux d'être allégé du poids d'un métal qui lui rappelait son malheur... plus heureux encore d'avoir soulagé une misère.

Faut-il ajouter ce qui se passait dans le cœur de la pauvre mère... osait-elle en croire à ses yeux... c'était un rêve pour elle... Ses enfants allaient donc avoir du pain ; elle pourrait donc payer son malheureux gîte.. Comme elle remerciait la sainte Vierge ! combien de nouvelles larmes avaient succédé aux premières ! Mais celles-ci étaient des larmes de reconnaissance et de remerciement.